



© Jim Ouzy

theatredelacite.com

THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE

THÉÂTRE
Città Nuova
Raphaël Patout
25 NOVEMBRE › 7 DÉCEMBRE

Service de presse
Théâtre de la Cité internationale
Philippe Boulet • 06 82 28 00 47
philippe.boulet@theatredelacite.com

Côté caché

Du traditionnel au modernisme, visite guidée du Collège néerlandais, de la Fondation suisse / Pavillon Le Corbusier et de la Maison du Japon, organisée par l'Oblique/Centre de valorisation du patrimoine de la CiuP, **samedi 30 novembre de 16 h à 18 h**. Tarif plein 5€, étudiants 3€.

Côté plateau

Rencontre avec l'équipe artistique, **jeudi 28 novembre** et **jeudi 5 décembre** à l'issue de la représentation.

La scène est à nous

Dessinez la ville de demain !

Atelier/jeu « Utopie Urbaine » organisé par l'association Facteur Commun : imaginez votre ville avec une approche « éco-engagée », **mercredi 4 décembre de 19 h à 21 h 30**, atelier gratuit.
Inscriptions : anouk.peytavin@theatredelacite.com

Théâtre de la Cité internationale

17, bd Jourdan 75014 Paris / administration • 01 43 13 50 60

Billetterie

Pour réserver vos places, rendez-vous à la billetterie du théâtre, par téléphone au 01 43 13 50 50 ou sur www.theatredelacite.com

Rejoignez-nous !



Écoutez-nous !

 /theatredelaciteinter

Città Nuova

Raphaël Patout

THÉÂTRE

25 NOVEMBRE

> 7 DÉCEMBRE

lundi, mardi, vendredi – 20 h
jeudi, samedi – 19 h
relâche mercredi et dimanche

TARIFS | **de 7 à 23€**

SALLE | **resserre**

DURÉE | **1h20**

TEXTE & MISE EN SCÈNE **Raphaël Patout**

DESSINS 2D 3D **Géraldine Trubert**

COSTUMES **Sigolène Petey**

PRODUCTION ET DIFFUSION **Valérie Perriot-Morlac**

AVEC **Damien Houssier**

✿ **Le spectacle *Città Nuova* a été créé le 7 mai 2016 au Festival de Caves (Lyon)**

coproduction Compagnie La Chambre Noire, Le Festival de Caves, DRAC Bourgogne Franche-Comté, Région Bourgogne Franche-Comté, Villes de Besançon et de Lyon.

Città Nuova

✳ Est-on en train de vivre la fin d'une certaine organisation de la cité ? Dans l'intimité de son atelier, un architecte sort sa planche à dessin et esquisse les contours de ce que pourrait être une «Città Nuova», dans laquelle on replacerait le plaisir au centre de nos villes, et pourquoi pas de nos vies.

Quelque chose cloche dans le fonctionnement de la ville, devenue au fil des siècles le symbole d'une certaine manière de voir le monde. À mille lieues d'une conférence classique sur l'architecture, passant de plans sur la comète à l'image d'une boîte de sardines, *Città Nuova* croque avec humour et intelligence ces déplacements obligatoires qui régissent notre quotidien. Une invitation à la pensée récréative, pour enfin voir la ville comme un lieu de rêve et d'émancipation.

« Les paysages peuvent être trompeurs. Un paysage semble parfois être moins un décor pour la vie de ses habitants qu'un rideau derrière lequel se déroulent leurs combats, leurs réussites et leurs malheurs. » – JOHN BERGER



©Vincent Arbelet

* ENTRETIEN AVEC **RAPHAËL PATOUT**

Le titre de votre pièce, *Città Nuova*, peut faire allusion à la notion de «ville nouvelle» des années 60 que certains considèrent aujourd'hui comme un échec sur le plan urbanistique. Par quels moyens entendez-vous parvenir à «remettre en chantier la ville, redessiner ses plans: de tout reprendre à la base, sur de nouvelles fondations»?

Les villes nouvelles, qui s'inscrivent complètement dans la pensée de la ville fonctionnelle et son idéal de l'Homme nouveau, répondaient aux nécessités des années 60. Nous avons alors une grande confiance dans l'économie et nous aménageons tout en conséquence. Aujourd'hui, il est évident que le paradigme a changé, ou doit changer. C'est pourquoi, il semble inévitable de réélaborer la ville à partir de «nouvelles fondations». Le projet de notre personnage est de «remettre en chantier la ville». Pour parvenir à cela, il fait preuve d'une forme d'audace en s'emparant de questions qui peuvent nous paraître «écrasantes»: l'architecture ou l'urbanisme, ou encore le capitalisme et le libéralisme. Souvent, on nous fait croire – et j'insiste sur le terme de «croire» – que celles-ci sont réservées à des spécialistes. Notre personnage a une approche profane de l'architecture et de beaucoup d'autres choses. Cependant, il tente, il essaye jusqu'à balbutier. Son approche est à mon sens singulière car il ne s'interdit rien: il s'autorise à penser, il ose faire des parallèles et mettre en relation des champs de la pensée qui sont habituellement séparés. Il cite aussi bien Bernard Maris que Le Corbusier, aussi bien Baudelaire que la Bible ou encore un tract touristique... en faisant cela, il poursuit l'objectif de formuler ce qui pourrait être un impensé: il cherche à poser les questions autrement.

À l'ère de la métropolisation à outrance (Grand Paris), et des grandes mutations urbaines qui s'annoncent, de quelle manière l'art –ici le théâtre– peut-il apporter sa pierre à l'édifice face à l'urgence et au court-termisme politiques?

Notre personnage souhaite remettre la question du plaisir au centre de nos existences individuelles et collectives. Son approche est directement inspirée par l'utopiste Charles Fourier. Je crois que cette manière de nous réinterroger à partir du plaisir est très fertile. D'ordinaire, nous pensons que nous sommes à l'heure de la jouissance individuelle et égoïste, à l'heure de la pulsion et du court-termisme. Peut-être est-ce l'économie et la société marchande qui tentent de nous imposer cette vision? Cependant, je crois que d'autres forces agissent. Et c'est bien celles-ci qu'il me semble intéressant de cultiver! Malgré tout, il existe toujours en chacun le désir d'être ensemble, de partager et de faire communauté... et aussi de prendre du plaisir ensemble. Cela peut paraître naïf d'envisager les choses ainsi, mais c'est important car cela permet de s'incarner, d'envisager certaines questions de manière très concrète en les ramenant à l'échelle de sa propre existence. Cela permet enfin de redonner de la valeur à la vie et au temps, en somme à l'expérience humaine.

**«Aujourd'hui (...)
il semble inévitable
de réélaborer la ville
à partir de nouvelles
fondations.»**

Votre spectacle aborde des sujets pointus du domaine de l'architecture et de l'urbanisme, cependant qu'aucun membre de votre équipe n'est spécialiste en la matière. Dans quelle mesure l'approche a fortiori profane que vous proposez a-t-elle vocation à désacraliser les grands préceptes de l'architecture ?

Avec l'équipe, nous avons une approche effectivement «profane». Ainsi, nous souhaitons inviter le public à s'emparer lui-aussi de ces questions «écrasantes» et à jouer avec nous. Il y a, de toute évidence, une forme de revendication politique dans cet aspect. Dans beaucoup de domaines, nous avons mis en place une séparation entre les spécialistes (les architectes, en l'occurrence) et les non-initiés. En bouleversant ce rapport, je souhaite être dans une forme de réappropriation. Les architectes conçoivent des bâtiments mais ils créent de fait des modes de vie : ils donnent une forme à nos vies. C'est pour cela que l'architecture et l'urbanisme nous concernent directement et que nous pouvons et devons prendre part à ces problématiques, car c'est bien de nos vies dont il est question. Par ailleurs, notre démarche permet sans doute de les aborder avec une forme de liberté car nous ne portons que peu d'intérêt aux dogmes et aux croyances. Ainsi, nous nous permettons par exemple d'écarter la figure du Corbusier alors que son œuvre est tout de même incontestable aux yeux d'un grand nombre.

L'espace scénique – l'atelier – est aussi la métaphore d'un espace mental, sensible, qui pourrait être celui d'un architecte. Comment s'y côtoient l'objectivité du monde réel et la subjectivité de votre récit empreint de références ?

Avec la scénographe Géraldine Trubet, j'ai souhaité concevoir un espace qui est à la fois très concret – l'atelier – et qui convoque une forme d'abstraction – l'espace mental. Au cœur de ma démarche, il y a le désir de mettre en évidence le dialogue entre monde matériel dit «objectif» et le monde psychique, dit «subjectif». Ils sont intriqués l'un dans l'autre et sont dans une forme de

conversation ininterrompue. À la manière de l'anthropologue Tim Ingold, je crois qu'il y a un intérêt certain à faire cohabiter ces mondes sans les séparer. Précédemment, je vous faisais part de mon désir de réunir les spécialistes et les non-spécialistes. De même, je cherche à effacer la séparation entre idée et matière. Au cœur de ma démarche artistique, il y a toujours eu le désir de réunir le «séparé». Je ne le fais pas au nom de vertus morales mais parce que je crois que c'est une manière de rompre avec la tradition philosophique platonicienne et que cela permet de poser certaines questions différemment.

La ville génère des images tout comme le théâtre peut susciter des imaginaires. Le metteur en scène que vous êtes n'agit-il pas tel un architecte, en orientant le spectateur selon son propre «plan cadastral» (votre mise en scène) ?

En tant qu'auteur et metteur en scène, c'est en effet moi qui construis le plan cadastral sur lequel va s'élaborer le spectacle. Cependant, peut-être est-il possible d'inventer une manière de faire qui résiste à des formes trop rigides ? Nous nous sommes amusés de ce parallèle. Si l'on va un peu vite, on peut critiquer l'architecture en disant que les créateurs sont de plus en plus enfermés dans l'application de programmes et le respect de cahiers des charges. J'ai le sentiment que cette critique peut également s'appliquer au théâtre contemporain. Avec *Città Nuova*, j'ai souhaité résister à cette tendance en construisant le spectacle à partir du principe de la dérive qui est si cher aux situationnistes. Ainsi, de la même façon que la dérive en ville permet de réactiver l'appréhension de celle-ci, notre personnage lui aussi dérive. Et nous avons composé un texte qui permet aux spectateurs d'en faire de même. Notre objectif principal est de créer un moment de théâtre qui n'enferme pas le spectateur dans une pensée programmatique mais qui ouvre sur des rêveries.

*** Propos recueillis par Aurélien Péroumal, novembre 2019**



© Jim Ouzi

« Les mouvements dans l'espace urbain sont réduits à n'être plus que des trajets d'un point à un autre. Les lieux de loisirs, les lieux de travail, les lieux d'habitation sont autant de points abstraits dans l'espace, entre lesquels les déplacements tracent des trajectoires rectilignes. Les déplacements dans l'espace urbain sont soumis à la même rationalité que celle qui ordonne le système capitaliste. La dérive est une lutte contre cette rationalisation. Son principe n'est pas la ligne droite, elle ne veut pas économiser le temps, elle refuse les destinations obligatoires. » – D'après GUY DEBORD.

✿ BIOGRAPHIES

RAPHAËL PATOUT (metteur en scène) • Après des études théâtrales à l'Université de Franche-Comté dans le cadre du DEUST Arts du spectacle, lors duquel il a entre autres rencontré François Frappier, Christophe Merlan, Guillaume Dujardin, Christian Pageault, Alain Mollet, Pierre Kudlak, Raphaël Patout s'est formé en créant des spectacles, en assistant d'autres metteurs en scène et en mettant en place des collaborations artistiques. Il a été l'assistant de Guillaume Dujardin, Jean-Paul Wenzel, Pierre Kuentz et Benoît Lambert. Il a également travaillé en tant que collaborateur artistique auprès de Charly Marty, Charlotte Adrien ou encore Marie Braun. Associé pendant de nombreuses années au Festival de Caves et au Festival des Nuits de Joux, il a entre autres mis en scène des textes de Pier Paolo Pasolini, Dostoïevski, Molière, Georg Büchner, David Foster Wallace; il a fait des adaptations autour de l'œuvre d'Aby Warburg et des journaux de Joseph Goebbels; et il a mis en scène ses propres textes. Parallèlement, il intervient auprès de publics dits «en difficulté» dans des lycées, des hôpitaux et des centres sociaux; dirige des workshops auprès d'étudiants en arts et en arts appliqués et cultive des collaborations avec d'autres domaines artistiques (Géraldine Trubert, plasticienne, ou Jim Ouzi, photographe). Raphaël Patout fait actuellement partie de l'ensemble artistique du Théâtre Dijon Bourgogne – CDN de Dijon.

DAMIEN HOUSSIER (comédien) • Formé au sein de la compagnie Les Sales Gosses puis à l'école Charles Dullin et enfin au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Damien Houssier travaille avec Amélie Lepeytre (*Lou, les yeux fermés*, de Amélie Lepeytre); Anouch Paré (*Le Suicidé* de Nikolai Erdman); Adama Diop (*Le Masque Boîteux* de Koffi Kwahulé); Diane Scott (*Nietzsche triptyque* de Diane Scott); Gilberte Tsai (*Vassa 1910* de Maxime Gorki); Maxime Kerzanet (*La Coupe et les Lèvres* de Alfred de Musset; *Enfer!* d'après Auguste Strindberg); Thomas Bouvet (*La Cruche Cassée* de Heinrich von Kleist; *John & Mary* de Pascal Rambert); Patrick Zuzalla (*Philoctète & Ravachol* de Cédric Demangeot; *Ahmed philosophe* de Alain Badiou); Marcel Bozonnet (*Les Remplaçantes* de Dimitris Dimitriadis); Bernard Sobel (*Cymbeline* de William Shakespeare); Michel Valmer (*Le Neveu de Rameau* de Denis Diderot); Sandrine Anglade (*L'Oiseau Vert* de Carlo Gozzi; *Le Cid* de Pierre Corneille; *Le Roi sans terre* de Marie-Sabine Roger); Laurent Bazin (*Britannicus* de Jean Racine); Richard Brunel (*Les Criminels* de Ferdinand Bruckner); Yves Le Jeune (*Blanche-Neige* de Robert Walser); Guillaume Dujardin, Raphaël Patout et Charly Marty (Festival des Nuits de Joux); Samuel Vittoz et Julien Guyomard (*Naissance* de Julien Guyomard); Maëlle Faucheur et David Costé (*Muscles* par la Cie Le Dahu); Charlotte et Igor Bucharles (*Rouge* de Igor Bucharles); Laure-Marie Legay (*Fructus Ventris* de Laure-Marie Legay); Simon Vincent (*De mes spectres...* d'après Daniel Paul Schreber).